

HISTOIRE DE PAUL

Frédéric Jésus

Aussi loin qu'il ait pu s'en souvenir, et aussi rares que furent pour en témoigner ceux qui prétendirent plus tard avoir compté parmi ses proches, Paul n'avait jamais dormi. Non que quelque angoisse fondamentale l'ait impitoyablement tenu en alerte depuis sa naissance. Ni que l'abandon à l'inconnu du sommeil et aux aléas de la machine à rêver ait pu mettre en danger son existence ou sa raison. Ou encore qu'une maladie chimique et congénitale ait entretenu au fond de son bulbe cérébral le métabolisme d'une diabolique insomnie. Plus simplement, il se trouvait que Paul ne dormait pas parce qu'il n'en avait jamais éprouvé le besoin. Assez tôt, il apprit à reconnaître puis à respecter le fait que cette habitude n'était aucunement partagée, ni d'ailleurs prise de ses congénères. A chaque âge de sa vie, il eut à en tirer diverses séries de conséquences.

Sa mère la toute première, aussi favorablement prédisposée à son égard fût-elle — deux fausses couches ayant précédé la naissance de Paul avaient rendues celle-ci triplement désirable — sa mère donc avait bien vite manifesté son désarroi, puis son désaccord, puis de nouveau son désarroi. Paul ne s'endormait en effet ni au sein, ni au biberon. Au lieu de quoi il restait les yeux grands ouverts, parfois mi-clos, parcourant cet univers si riche en nouveaux phénomènes d'un regard a priori bienveillant et presque toujours concerné. Confié de guerre lasse à son berceau, il s'y prélassait tout autant, suçotait ses doigts en gazouillant et, pour se désennuyer, se laissait parfois aller, mais sans excès, à quelques vagissements et gesticulations. Les manuels de puériculture s'avérant fondamentalement indécis quant à la conduite à tenir en de tels cas, Paul se retrouvait alors manipulé de nouveau c'est-à-dire, selon les éditeurs et les chapitres des dits manuels, bercé dans les bras, cajolé, embrassé, abreuvé de discours, abruti de comptines, changé de neuf, recouché, re bercé, mais le plus souvent, ou après épuisement des autres options, nourri jusqu'à plus soif — quand bien même il n'avait plus soif depuis longtemps. Après quoi il restait les yeux et les autres sens plus écarquillés que jamais devant tant de belle et bonne sollicitude et il tentait de scruter plus à fond encore les infinies ressources de ce nouveau monde.

Au troisième jour de sa vie, la mère de Paul commença à l'agonir d'insultes et d'ultimatums hystériques, que le personnel de la maternité contournait en hochant la tête ou en se bouchant les oreilles. Au cinquième jour, elle sombra dans une dépression sans nom qui la fit conduire en clinique, où elle entra aussitôt en cure de sommeil. Au septième jour, les deux grand-mères, convoquées en urgence, déclarèrent forfait à quelques heures d'intervalle. Au matin du huitième jour, Paul sortit de la clinique dans les bras de son père lequel, intrigué et circonspect, recruta rien moins que trois nourrices et s'en fut au bureau, une thermos de café et une fiole de cognac lestant le fond de sa serviette en cuir.

Quelques jours plus tard, il fallut accepter la démission de deux des trois nourrices — dont celle affectée aux horaires de nuit — au motif, affiché comme un outrage, que jamais le demi-

siècle d'expérience professionnelle cumulée qu'elles représentaient à elles deux ne leur avait jusque-là déposé dans les bras de bébé aussi, "comment dire, Monsieur, sans vous choquer", de bébé aussi "inhumain", oui "inhumain" était hélas le mot juste. Le père de Paul se frotta l'occiput d'une paume déjà tremblante — lui-même semblait peu à peu boudé par le sommeil. Il contacta de nouveau ses parents, puis ses beaux-parents, mais il se trouva qu'ils avaient tous malencontreusement décidé d'avancer la date de leurs projets de périple touristique-culturels, les uns vers le Zimbabwe, les autres en Australie, et qu'ils étaient sur le départ au moment précis où il les appelait. Il alerta ensuite, sinon sans conviction du moins sans succès, les deux ou trois copines supposées expérimentées dont il put dépoussiérer les numéros de téléphone en haut des pages de son ancien carnet d'adresses. Pour finir, il se résolut à faire sortir sa femme de la clinique où elle flottait, bienheureuse et indifférente, sur un nuage de barbituriques.

Secondé de la seule nourrice qui n'avait pas démissionné — et dont il s'avéra, lorsque sa raison commença à lentement vaciller, qu'elle était peut-être plus sourde que muette — la mère de Paul fit tout d'abord des prodiges que celui-ci, reconnaissant la voix des origines, apprécia à leur juste mesure. C'est-à-dire que, pour célébrer ces retrouvailles dont quelque instinct semblait l'informer que leur tragique éclat risquait d'être éphémère, il se montra plus éveillé et plus tonique qu'il ne l'avait jamais été depuis sa naissance. La moindre apparition du visage maternel dans son champ de vision, chaque jour — et chaque nuit — mieux focalisé, déclenchait un flamboyant florilège de sourires, de babillements et de bulles en tous genres. On aurait dit une série de télégrammes triomphants émis en salve au bureau annexe du nirvana. Mais leur destinataire en titre en recevait les épaisses liasses avec un sentiment d'attrition inversement proportionnel à l'enthousiasme de l'expéditeur. Paul exultait comme un feu d'artifice, pétillait des prunelles, engloutissait cul-sec tous les biberons et les fonds de mamelle qu'on lui tendait en vrac. Simultanément, sa mère sombrait de nouveau à vue d'œil dans l'hébétude, et son père renonçait à écopier. Bref : Paul, joues et cuisses rebondies, resplendissait de bonheur sur fond de marasme familial.

*

Ce ne fut pas parce qu'on le tenait pour le responsable direct de quoique ce soit — et d'ailleurs peu de ceux, déjà rares, qui étaient au courant auraient osé tenter publiquement des commentaires à ce sujet — que Paul n'assista pas aux obsèques de sa mère, mais plutôt de par l'effet d'une sorte de superstition : il ne fallait pas que se croisent les forces de la vie naissante et celles de la mort victorieuse. Chacun grava toutefois en secret sur la cire molle de sa généalogie intime que l'existence de Paul avait eu raison de celle de sa mère. On ne savait trop ni comment ni pourquoi. Mais les faits semblaient parler d'eux-mêmes. Paul aurait été le premier surpris de telles allégations. Remisé pendant toute la durée de la cérémonie dans son couffin blanc barré de crêpe que de grands-oncles ronchons avaient calé sur une banquette du bar-tabac-épicerie de la place de l'église, il resta en effet particulièrement alerte et généreux, ouvert à toutes les suggestions et résolu à faire part des dispositions les plus amènes de son état d'esprit. De retour du cimetière, chaque convive du repas funèbre put constater non sans malaise que l'infortuné bébé tenait une forme sensationnelle. Seul son père crut y déceler une

forme de malveillance ; mais il s'enfuit le soir même occuper sous les tropiques un poste dont il ne revint jamais, et il n'eut jamais l'occasion ni la volonté de donner d'autres suites à ce ressentiment diffus.

Dès le lendemain, Paul fut confié par ses grands-parents unanimes à une institution dont le médecin, tout précaire vacataire qu'il en fût, s'assura bientôt, en consacrant à son cas deux ou trois publications cryptographiques, une jolie petite renommée qui ne dépassa certes pas la sphère des lecteurs de revues professionnelles mais dont il tira le meilleur profit pour l'accélération de sa carrière. A cette exception près, d'ailleurs couverte par l'anonymat qui sied aux sujets de la science, Paul disparut dans l'oubli général. Le personnel de l'institution, qui fonctionnait par roulement fixe de trois fois huit heures, n'accorda bientôt plus aucune attention particulière à ce poupon qui mangeait bien, y compris la nuit, et qui ne pleurait pas plus qu'un autre, et même plutôt moins. Quant aux visites des grands-parents, elles se firent de plus en plus rares, puis cessèrent définitivement.

Paul ne prit de fait plus beaucoup d'initiatives pour susciter l'intérêt de son entourage. Ce fut sans amertume et sans colère, mais non sans en tirer les premiers enseignements de base que sa logique balbutiante lui permettait de construire, qu'il avait constaté que les premiers visages ou plus exactement les premières voix et les premières odeurs qui s'étaient présentés à ses sens n'avaient pas durablement tenu les promesses qu'il avait cru y découvrir. Il observa ensuite que les autres visages, voix, odeurs et tripatouillages en tous genres qui s'étaient substitués aux précédents organisaient désormais sa vie quotidienne en y faisant irruption sans prévenir et surtout qu'ils tendaient à se manifester plus rarement dès la tombée du jour. Il ne s'en offusquait pas plus ni ne s'en plaignait mais, dès la nuit venue, il s'occupait en revanche à concentrer son ouïe sur toute la gamme de bruits inhabituels, souvent drôles et saugrenus, que le brouhaha diurne empêchait généralement de percevoir avec une aussi belle acuité. Ou encore à explorer en détail tous les recoins de son berceau et les occurrences de plis de sa literie, et à étudier de même les nouvelles combinaisons de gestes dont les diverses sollicitations de la vie en plein jour ne permettaient pas de dresser un inventaire complet et systématique. Il aimait également recomposer à sa guise le bouquet des impressions de la journée, découvrant alors des associations inédites qui le remplissaient d'aise. C'est ainsi que l'un de ses jeux favoris consistait à imaginer des orgies de bouillie sur fond, par exemple, de bruits de klaxons, ou d'odeurs matinales de désinfectants, ou de chatouillis sous le menton. Ou encore un panachage de parfums maternels d'autrefois, de clapotis de pluie d'orage et d'onctions crémeuses de l'entre-cuisse. Le lancement de ce genre de scénario dépassait le plus souvent ses capacités à maîtriser l'excitation induite et lui imposait de recourir aux pleurs pour qu'on le guidât vers l'issue de secours. Mais à chaque fois — et cela fut une autre source d'observations, l'occasion de forger de nouveaux théorèmes — il s'ensuivait en retour le surgissement agressif d'une lumière crue, d'un visage plus mécontent qu'inquiet, d'une couche sèche et d'un biberon tiède. Il subissait l'ensemble stoïquement, passivement, avec l'assez désagréable impression d'être tout à la fois l'acteur et le spectateur d'un fondamental quiproquo. Cependant il ne voulait pas décevoir ceux qui le décevaient et, longtemps, il se laissa faire. Car Paul était curieux, curieux avant tout, d'abord d'étudier les réactions de son entourage à ses rares appels puis, au fur et à mesure qu'il s'en lassait, d'explorer les limites

jusqu'auxquelles il pouvait pousser ses expériences intimes sans attirer l'attention de quiconque.

*

Et c'est ainsi qu'il grandit, changeant d'institution chaque fois qu'il atteignait les limites d'âge administrativement prévues, et toujours conservant l'habitude de se faire délivrer, et plus tard de s'assurer lui-même, un repas qu'il prenait vers une heure du matin, en sus des trois repas réglementaires de la journée. Si bien qu'au fur et à mesure que s'accroissaient les connaissances de Paul sur le monde en général, et sur ce que le monde laissait découvrir de lui la nuit en particulier, sa corpulence enflait lentement, sans retour, au-delà des normes reconnues. Mais personne ne vint à s'en inquiéter, de même que — le médecin auteur de quelques publications sur son cas ayant depuis fait carrière à l'étranger — plus personne ne fut bientôt en mesure de prendre vraiment conscience de la particularité de cet enfant qui persistait à ne jamais dormir. Lui-même s'en accommodait fort bien et, dès qu'il sut lire, ses préoccupations consistèrent à se procurer assez d'aliments pour lui-même et assez de piles pour sa torche électrique. L'enjeu, déjà plus simple qu'enfantin, était de pouvoir s'installer confortablement sous le tipi de ses draps et de ses couvertures et de passer des nuits tranquilles à épuiser les bibliothèques accessibles et à se nourrir en conséquence, le tout sans se faire remarquer, ce qui s'avéra bien plus aisé qu'on peut être porté à le croire.

Ainsi se révéla à lui au fil du temps, et avec une étrange et belle évidence, le fait que le sommeil tout comme l'absence de sommeil sont des expériences dont l'essentiel semble échapper à ceux qui dorment. Il fallait garder en permanence les yeux bien grands ouverts sur le monde des vivants pour observer en détail comment la foule des solitudes vient fourmiller chaque nuit sur un fond d'aveugle indifférence.

Paul n'éprouvait jamais le besoin de couper le contact avec les sources extérieures de ses sensations. Il ignorait combien fier et vulnérable chacun se sent devenir lorsqu'ayant constitué son petit trésor intime il s'impose d'en garder jalousement, parfois fiévreusement, les secrets à l'abri des regards et des convoitises d'autrui, derrière les forteresses du quant-à-soi. Et plus il grandissait, c'est-à-dire surtout plus il grossissait, plus lui devenaient incompréhensibles les raisons pour lesquelles, chez ses proches, les façons d'être semblaient à ce point soumises aux façons de paraître. Dans son cas, par exemple, et de son point de vue, aucune contradiction ne devait malmenager la logique d'un éventuel observateur : s'il était plus gros que la moyenne des individus de son âge, c'était simplement parce qu'il consommait plus et plus souvent, et parce qu'il conservait plus et plus longtemps ce qu'il consommait. S'il occupait plus d'espace, c'est parce qu'il occupait plus de temps.

Tout de même, le temps qu'il n'employait pas à dormir aggravait son sentiment et ses expériences de singularité extrême. Non qu'il consacraît ce temps aux tâches scolaires — ce qui ne se produisit qu'épisodiquement, pour camoufler de très occultes crises — et qu'il fût ainsi devenu dans la journée une sorte de monstrueux premier de la classe, redouté et rejeté de ses comparses. Ni qu'on le vît rôder aux heures les plus creuses de la nuit et échanger en

chuchotant quelques confidences et propos de connivence avec les seigneurs des ténèbres. Ni encore qu'il en profitât pour élaborer de dangereuses manipulations de l'ordre du jour. Non, on l'a dit, il meublait ses longues heures de solitude imposée à écouter les bruits du silence, à manger et, dès qu'il le put, à lire. Mais aussi, côtoyant les limites des règlements intérieurs, et contournant avec précision celles des marches d'escalier et des lames de parquet dont l'expérience lui apprenait vite qu'elles grinçaient sous son poids, à observer le sommeil des autres internes et des surveillants de nuit de l'institution. Il était passé maître en l'art de ne jamais les réveiller, et donc en celui de découvrir et d'étudier telle ou telle mimique de leurs visages, parfois tel ou tel fragment de leurs corps, que jamais la journée ne permettait de surprendre. C'est ainsi qu'il avait pu vérifier, comme les livres en témoignaient, la constance d'un principe réputé important et selon lequel, certes "qui dort dîne" — à sa façon, il ne le savait que trop — mais surtout "qui dort rêve". Et, de ce principe-là, il aurait voulu beaucoup apprendre, pour en mesurer les effets au tréfonds de lui-même et ne plus les observer seulement de l'extérieur.

A plusieurs reprises, et surtout lorsqu'à l'âge de six ans, puis à l'âge de douze ans, il dût changer d'institution, il s'essaya bien à procéder comme chacun, c'est-à-dire à s'installer confortablement dans son lit, à fermer les yeux et à laisser venir les événements. Mais, chaque fois, seule la déconvenue se présenta au rendez-vous : l'aube venait, et rien d'autre ne s'était entre-temps manifesté que les lourdes ponctuations du clocher de l'église de quart d'heure en quart d'heure ou d'heure en heure, c'était selon, que le chuintement du vent sur les feuilles des tilleuls dans la cour, que les craquements des huisseries et des sommiers, que les ronflements et autres prestations respiratoires des dormeurs qui l'entouraient. Au petit déjeuner il observait les autres pensionnaires, tout fripés de sommeil, leurs paupières gonflées comme des bouées pour aider leurs regards encore un peu tournés vers l'intérieur à se maintenir à la surface du jour nouveau, étirant leurs articulations en tous sens et baillant grotesquement au-dessus de leurs bols fumants. Il se sentait alors bredouille mais, tout bien considéré, plus digne, quoique douloureusement plus différent, et au total plus seul de ne jamais pouvoir vraiment s'isoler ni s'extraire de ce corps qui, d'année en année plus volumineux, refusait de se faire oublier, ne serait-ce que l'espace d'une nuit, et dont les replis figuraient les premiers reliefs d'un refuge d'infortune.

Paul finit par espacer de plus en plus, puis par bannir totalement ces vaines tentatives de trouver le sommeil. Il se fit, comme on dit, une raison, mais non sans emprunter toutefois quelques voies de traverse.

*

Ainsi l'adolescence fut-elle chez lui contemporaine de ce nouveau renoncement au sommeil. Il se le promit définitif et absolu, à vrai dire sans grand risque de parjure, mais à l'issue d'une cérémonie intime tenue dans un recoin du parc de l'institution et sous pleine lune, et au rituel si effroyablement complexe que les quelques rapaces nocturnes, taupes et félins de passage qui s'y trouvèrent conviés par hasard finirent par s'écarter, par prudence ou par circonspection, du cercle des opérations.

*

A peu près à la même époque, ses lectures clandestines de dessous les draps le conduisirent sur les traces d'un intéressant personnage dont le surnom - "l'Eveillé" - et la silhouette replète qu'en montraient les diverses illustrations des dictionnaires et des ouvrages spécialisés déterminèrent largement la violente sympathie qu'il lui inspira d'emblée. Bouddha devint ainsi le héros mythique de Paul, et son maître en renoncement gigogne. Les jeunes garçons de son âge qu'il côtoyait avaient d'autres figures de proue et en parlaient abondamment. Paul avait Bouddha, et il n'en parlait pas. Il n'aurait d'ailleurs presque rien pu en dire. Un surnom ? Personne n'aurait compris. Une silhouette ? Tout le monde aurait ri, et pas forcément sous cape — quoique Paul, qui en devenait vaguement conscient depuis sa fameuse cérémonie rituelle, forçât autour de lui, et malgré lui, une manière de respect. Au-delà, et mis à part le panache du Renoncement et les circonstances de l'Illumination du Maître, Paul n'entendait de fait pas grand-chose aux écrits de vulgarisation sur le bouddhisme qu'il parcourait, et il s'ennuyait ferme dès qu'il s'efforçait d'en approfondir ou d'en prolonger la lecture. Mais cela avait peu d'importance : à tort ou à raison, Paul considérait l'existence-même du bonhomme Bouddha, en un temps et sur des horizons lointains, et, mieux encore, les relations enthousiastes, émerveillées, que certains auteurs en traçaient comme autant de témoignages de ce que son propre cas n'était pas isolé, et qu'il existait au moins un glorieux prédécesseur pour en avoir exploré avec brio les ressources et la destinée.

A cette époque également, Paul éprouva le vif besoin d'adopter de nouveaux comportements, de nouvelles façons d'être — et donc de paraître — qui lui auraient permis tout à la fois de séduire et provoquer, surtout certaines femmes, et de forcer l'attention sur la nature de ses secrets en même temps que sur les forces et sur les faiblesses qui en résultaient. Aussi, à la marge, pendant sa vie nocturne, puis de moins en moins à la marge, pendant sa vie diurne, s'essaya-t-il à reproduire les attitudes de méditation souriante, bienveillante, détachée — mais vigilante — par lesquelles son guide vénéré semblait avoir si bien su se faire reconnaître, aimer et respecter de ses contemporains et, en outre, de la postérité.

Vue de l'extérieur, l'expérience sembla tourner vite et court. L'institution, à travers ses pensionnaires tout d'abord, puis par l'entremise de ses employés, réagit en effet à ces nouvelles dispositions du corps et de l'esprit de Paul en cinq phases rapides, ordonnées selon une logique aussi implacable que rigoureuse.

La première phase fut celle de la surprise, de la gêne et déjà du début de gouaille qui se manifestèrent au fur et à mesure qu'au beau milieu, par exemple, de l'un des repas pris au réfectoire, ou d'un devoir préparé à plusieurs en salle d'études ou à la bibliothèque, Paul prit l'habitude de se retrancher derrière le petit sourire d'un masque soudain épanoui pour indiquer qu'il se désolidarisait d'une tension naissant dans le groupe ou qu'il fuyait sur place une querelle déjà engagée, parfois même à son initiative. Sa mimique était alors supposée exprimer non pas le désaccord, ni le dédain, mais un détachement extrême à l'égard des contingences, une parfaite maîtrise des pièges de la passion, une tolérance absolue - frisant

l'indifférence - vis-à-vis de toutes les opinions émises ou susceptibles de l'être, une imperturbable sérénité et, autant que possible, le rayonnement subliminal d'une ineffable extase intérieure. Les toutes premières fois, un silence contagieux gagna de chaise en chaise, autour et en face de lui, chacun de ceux qui assistaient bouche bée à ce spectacle inédit. Après quoi, au prix de quelques toussotements, certains reprenaient leur discussion un ton au-dessous, pendant que d'autres préféraient quitter la table et parfois la pièce avec un hochement de la tête et des épaules. D'autres encore s'éloignaient simplement en ricanant et s'en allaient signaler d'un coup de coude l'incongru de la situation à leurs plus proches comparses. Mais bientôt, lorsque les épisodes se répétèrent, les premiers index moqueurs commencèrent à se tendre du fond de la scène dans la direction de Paul, et ils eurent tôt fait de se retourner en un mouvement vrillant, assorti d'une grimace évocatrice, sur la tempe de leurs propriétaires.

C'est ainsi que l'on glissa vers la seconde phase de la réaction au phénomène. Au bout de deux à trois semaines, il n'y eut plus un seul interne de l'institution qui voulût admettre ne pas avoir été le témoin direct de l'un ou l'autre des abracadabrants accès d'introspection dont était affligé celui des leurs qui, jusqu'ici, ne s'était jamais autrement fait remarquer que par sa morne obésité. Chaque nouvel épisode de repli contemplatif fit dès lors de Paul la cible d'un tir de plus en plus fourni de quolibets en tous genres puis, bien vite, de boulettes de papiers, de chewing-gums en fin de carrière et de fragments d'aliments divers. La logique d'emballement qui régit de telles situations est bien connue : plus les projectiles de circonstance fusaient vers lui, plus Paul, aux confins de la béatitude, trouvait de motifs à se maintenir dans son attitude de compassion universelle et bienveillante, et plus ses contempteurs avaient d'occasions de le persécuter. Seules les quelques razzias nocturnes de dortoir que tentèrent contre lui les adeptes les plus acharnés de l'inquisition à la mode potache se heurtèrent à une résistance imprévue qui eut chaque fois raison du zèle de leurs instigateurs. Le succès de telles menées repose en effet sur le postulat d'une victime endormie ou, tout du moins, roulant des yeux terrorisés et suppliants, le drap tiré sous le nez. Rien de tel avec Paul, on s'en doute, que ses impromptus visiteurs trouvèrent toujours parfaitement éveillé et, plus encore, affichant un contrôle parfait, trop parfait même, de la situation. Il suffisait qu'il les toise sans ciller, sans s'adonner non plus à ce sourire angélique qui les excitait tant dans la journée, et ils rebroussaient bientôt chemin en balbutiant quelques propos graveleux de principe pour dissimuler leur débâcle.

Mais en plein jour, le vacarme autour de Paul prit bientôt une telle ampleur — et Paul, dépassé par son scénario, ne pouvait tellement plus s'en abstraire, réalisant d'ailleurs peu à peu qu'au plus profond de lui-même il ne le souhaitait pas — que le personnel d'encadrement de l'institution fut obligé d'entrer en scène à son tour. Et ce fut la troisième phase : surveillants et professeurs entendirent, virent, s'approchèrent, constatèrent, ne purent rien comprendre et en référèrent donc à leurs supérieurs. Paul avait confusément misé sur la survenue de cette phase et retiré de cette attente quelques forces supplémentaires pour résister aux assauts de ses condisciples. L'institution s'était en effet enrichie depuis septembre, en les personnes de son professeur de mathématiques et d'une surveillante de soirée, de deux nouvelles recrues féminines qu'il était amené à côtoyer presque quotidiennement et dont l'arrivée, le visage, la

voix, les toilettes, le parfum avaient suscité en lui — surtout la nuit, quand plus rien ne venait l'empêcher de s'y abandonner — un trouble aussi insolite que captivant. Aussi attisait-il en secret l'espoir que l'une au moins de ces deux femmes finisse par découvrir, émue et indignée, de quels violents tohu-bohus il était devenu le centre douloureux mais résigné, et que saisissant cette occasion elle vienne lui témoigner quelque sollicitude particulière jusqu'à inexprimée, et par la suite une attention soutenue dont il pourrait lui confier en rougissant qu'elle reflétait exactement celle qu'il lui portait depuis son arrivée en septembre. Mais, plus que jamais, les expériences du jour vinrent lui apprendre comment, même en l'absence de rêves, les visions de la nuit peuvent aveugler celui qui les prend pour guides. Il advint en effet qu'au cours de la même soirée, et à quelques minutes d'intervalle, l'une et l'autre des deux femmes se trouva passer à proximité des curieux phénomènes que constituaient l'attitude de Paul et les réactions de son entourage. Du fond de sa méditation outragée, Paul les aperçut et aussitôt il sut à quel point il s'était trompé : avant même de se sentir trahi ou déçu, il eut deviné en croisant le regard courroucé, mais nullement compatissant, de chacune d'elles que ce qui les poussait alors à lui tourner aussi précipitamment les talons — talons à aiguille pour l'une, talons plats pour l'autre — ne ressemblait nullement à quelque recherche éperdue des moyens de lui porter secours, mais plutôt au souci de mieux devancer leurs collègues dans le devoir de rendre compte à leurs responsables hiérarchiques respectifs du désordre auquel elles venaient d'assister.

Et aussitôt s'enclencha la quatrième phase. Par un beau lundi matin ensoleillé d'hiver, Paul fut convoqué au bureau du directeur de l'internat. Le directeur l'invita, d'un ton aussi suave qu'affûté, à prendre place face à lui sur une chaise en bois gainé de cuir — toute la pièce luisait de bois ciré et de vieux cuir. Peu habituée à recevoir des hôtes d'une telle corpulence, la chaise grinça horriblement sous le poids lorsque Paul s'y cala puis se tortilla pour déchiffrer, dans le clair-obscur des contre-jours, les visages de deux autres protagonistes qui se tenaient debout contre les rideaux de la fenêtre, de part et d'autre du directeur lui-même campé derrière son bureau, et en lesquels il reconnut le responsable pédagogique et le surveillant-chef de l'établissement. "Grosse affaire", se dit-il en clignant des yeux. La séance fut courte. En guise de préambule, les résultats scolaires de Paul furent qualifiés par le directeur de "satisfaisants, sans plus, quoiqu'inconstants". A la suite de quoi, après avoir marqué un silence pendant lequel il se leva et entreprit d'arpenter le plancher de long en large, le directeur centra son propos sur le comportement de Paul, décrit comme "passablement étrange et préoccupant depuis quelques semaines" — le surveillant-chef confirma dans la pénombre — et de nature à "troubler gravement la discipline interne" et à "porter préjudice à la tranquillité et à l'intérêt de tous les pensionnaires". Les deux autres approuvèrent et ajoutèrent qu'ils ne pouvaient plus dissimuler leur inquiétude à ce sujet. Il fut demandé à Paul de bien vouloir expliquer son incompréhensible attitude, de dire s'il avait conscience de ce qu'elle avait de provocatrice et d'intolérable. Pendant quelques lourdes secondes, Paul fut tenté de se retirer, en guise de réponse et de refuge, derrière le masque souriant de son maître l'Eveillée, de disparaître aussi totalement que possible dans l'ombre du Bouddha des pensionnats. Il eût certainement agi de la sorte si la scène s'était déroulée en présence de son professeur de mathématiques ou de sa surveillante de soirée, pour qu'elles acceptassent enfin de se pencher un peu sur l'intrigue qu'il leur proposait. En leur absence, il préféra s'abstenir de toute

initiative de cet ordre, a fortiori de toute confiance, et il se contenta d'un silence inexpressif et immobile. Même la chaise retint ses grincements. Le directeur se fit menaçant, le responsable pédagogique fit vibrer la corde de la raison, le surveillant-chef se montra enjôleur, le directeur se refit menaçant. En vain. Le directeur soupira en hochant la tête, puis il retourna s'asseoir à son bureau. Il extirpa d'un tiroir une liasse de formulaires dont il remplit et signa deux feuillets en expliquant à Paul que, les choses étant ce qu'elles étaient, elles échappaient à sa compétence, et qu'il demandait en conséquence qu'il fût examiné dans les meilleurs délais par autant de médecins que son cas le justifierait.

Et c'est ainsi que furent bientôt réunies les conditions de la cinquième et dernière phase. Le soir-même de la séance qui s'était tenue dans le bureau du directeur, Paul fut conduit par le surveillant-chef au centre hospitalier de la ville la plus proche, où il resta en observation pendant trois nuits et deux jours. Là, une kyrielle de médecins en tous genres le scruta, l'ausculta et le palpa de fond en comble, le mesura et le pesa, préleva son sang, ses urines et ses excréments, réunit une honnête série de comptes rendus à son sujet, mais ne put — pas même le psychiatre — lui extraire une seule parole. Le matin où fut prononcée sa sortie de l'hôpital, on expliqua au surveillant-chef qui était venu le chercher pour le rapatrier à l'internat que Paul jouissait d'une excellente santé générale, à l'exception toutefois d'une évidente obésité qu'au vu des examens biologiques pratiqués — dont tous les résultats s'étaient avérés normaux — seuls des excès alimentaires pouvaient expliquer et qu'un régime strict devait pouvoir aisément corriger. Quant aux comportements signalés par l'institution, nul ne les avait observés à l'hôpital. A peine avait-on souligné le mutisme absolu qu'il avait gardé tout au long de son séjour, ainsi que, aux dires d'une infirmière de nuit pour laquelle il avait semblé éprouver une certaine sympathie, des tendances insomniaques marquées qui rendaient peut-être compte des troubles auxquels on le disait sujet dans la journée. Ce n'était là qu'une hypothèse ; mais elle justifiait, selon les médecins, qu'on lui prescrivît à titre d'essai des médicaments somnifères pour une durée de six mois.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le régime alimentaire diurne fut instauré pour la forme, comme il peut l'être dans de telles institutions, c'est-à-dire pendant quelques jours, puis plus du tout. De toutes façons, Paul continuait, plus et mieux que jamais, à approvisionner son stock clandestin de nourriture, et nul ne songeait à s'aviser des repas nocturnes et solitaires auxquels, par rite et par nécessité, il n'avait pas un seul instant songé à renoncer. En revanche, les gélules du somnifère prescrit lui furent chaque soir scrupuleusement fournies, et ce fut là pour lui l'occasion de constituer, au cœur du stock, un nouveau rayon.

*

Dans un premier temps, Paul s'était résolu à absorber le médicament, somme toute curieux d'en mesurer les effets et, qui sait, d'en connaître l'efficacité. Aussi, au soir de son retour de l'hôpital, lorsqu'à la fin du repas la jeune surveillante de soirée vint vers lui de son pas souple à talons plat, qu'elle accrocha un sourire en coin sur son joli visage et lui remit à bout de bras la précieuse chimie, ne put-il s'empêcher de balbutier une sorte de remerciement et de gober l'objet sans même prendre le temps de l'examiner. Satisfaite, la jeune femme fit aussitôt volte-

face et s'éloigna vers la sortie du réfectoire. Placidement, Paul contempla jusqu'à la dernière seconde l'harmonie qui gouvernait les mouvements de ses hanches, de ses bras et de son cou. Puis il quitta la salle à son tour, ni plus ni moins vite mais plus tôt qu'à son habitude, et il s'en alla loger entre les draps la masse de son propre corps. Il ferma les yeux et, excité autant qu'inquiet à la perspective de l'expérience jadis tant attendue, il se prépara à accueillir ce que chacun autour de lui depuis toujours appelait : le sommeil. Pendant qu'il s'efforçait de chasser l'image de la jeune surveillante, de la paume de sa petite main ouverte et de ses propres doigts y cueillant voluptueusement la gélule, il entendit s'éteindre un à un les bruits habituels par lesquels l'institution s'installait dans la nuit. Vers une heure du matin, le seul bruit qu'il lui restait à percevoir était celui du couinement de ses boyaux réclamant leur ration alimentaire. D'abord déçu par ce nouvel échec, puis mortifié, puis de nouveau simplement déçu, il rejeta une fois de plus draps et couverture, alla saisir au fond de son placard saucissons, biscuits, torche électrique et livres de bibliothèque et termina sa nuit selon les modalités d'usage. Au matin, personne ne lui posa de questions.

Le second soir, il examina la gélule et constata qu'elle se composait d'un petit étui souple contenant une poudre blanche. Il avala la poudre, puis en milieu de nuit l'enveloppe, et l'aube le trouva les yeux aussi grands ouverts que la veille et que toutes les veilles précédentes de sa pauvre existence. Et personne ne lui posa de questions.

Le troisième soir, après y avoir longuement réfléchi dans la journée, Paul goba le médicament et se fendit d'un large sourire, épanoui de remerciement, envers son aimable pourvoyeuse. Laquelle, redoutant la survenue d'un nouvel accès bouddhique, s'éclipa à grandes enjambées. Il récupéra aussitôt l'objet collé à l'intérieur de sa joue et passa la nuit à approfondir sa réflexion.

Le soir suivant, il jeta prestement le contenu de la gélule de la veille dans le premier bol vide qui fut à sa portée sur une des tables du réfectoire. Il repéra le pensionnaire qui s'installait à la place correspondante, vérifia qu'il remplissait son bol de potage et constata avec satisfaction qu'il le vidait jusqu'à la dernière cuillère. Il surveilla du coin de l'œil la suite des événements. Au fromage, l'infortuné cobaye éprouvait déjà de sérieuses difficultés à viser sa bouche entre deux bâillements. Puis il s'en fallut de peu pour qu'il ne s'endormît sur sa crème caramel. Sans demander son reste, il rejoignit pour finir le dortoir en titubant et se jeta sur son lit tout habillé.

Paul procéda cette nuit-là à d'intenses opérations de calcul mental, qu'il prolongea jusqu'au matin par une sorte de récapitulation de ses connaissances sur le monde.

Il estima qu'il fallait prévoir, par sécurité, une double dose pour chacun des adultes présents la nuit dans les locaux de l'institution, c'est-à-dire : les quatre surveillants de nuit — un par dortoir de soixante-dix pensionnaires — mais aussi le directeur et sa femme, sans oublier le concierge et sa femme. Chacun des deux couples demeurait dans des logements indépendants du bâtiment central de l'internat ; Paul fut vite au fait des heures et des modalités de préparation de leurs soupers respectifs.

Il semblait en revanche, d'après ses observations, qu'une demi-dose par pensionnaire pouvait s'avérer suffisante. Surveillants et pensionnaires partageaient le même repas, préparé et maintenu au chaud dans la cuisine centrale, mais les surveillants dînaient un peu avant.

*

Au total, Paul eut besoin de quatre mois pour réunir, soir après soir, et une par une, la quantité de gélules dont il avait besoin.

Les beaux jours étaient alors de retour, et Paul avait parfaitement réussi à se faire oublier de tous. Le directeur et le surveillant-chef avaient enregistré avec satisfaction que, malgré le volume qu'il persistait à représenter, le jeune Paul était rentré dans les rangs sans créer autant de remous que lorsqu'il en était sorti. Peu curieux d'approfondir le phénomène, ils attribuèrent ce retour à l'ordre aux effets bénéfiques du somnifère, dont ils se gardèrent bien de suggérer l'arrêt des prises. Et bientôt, ils n'y pensèrent plus du tout. Les surveillants, les professeurs, les pensionnaires eurent également de nouveaux sujets d'intérêt et d'autres préoccupations. D'ailleurs Paul ne se souciait plus guère de séduire ou de provoquer quiconque par de quelconques attitudes. Il employait ses nuits à tenter parfois de découvrir ce que le Bouddha avait vraiment voulu signifier, mais surtout à étudier de façon très systématique un certain nombre d'atlas géographiques, botaniques et même zoologiques. La découverte d'un manuel de scoutisme le plongea pendant plusieurs nuits dans la plus totale jubilation.

Et par une belle journée ensoleillée du début du mois de juin, tout fut enfin prêt.

*

La nuit qui suivit, lorsque chacun dans l'internat fut endormi — et, sous l'effet de l'assaisonnement chimique introduit dans les marmites et les soupieres, bien endormi —, Paul quitta son dortoir et s'en alla par les couloirs et par les vestibules, dont il éteignit toutes les lumières sur son passage. Quittant le bâtiment central, il parcourut de même la maison du directeur et celle du concierge. Au fil de ce qu'il se représentait avec solennité comme l'ultime état des lieux avant le Grand Départ, il vida méthodiquement les portefeuilles et les portemonnaie de tous les adultes présents. Il força sans difficulté l'armoire dans le bureau du directeur et y trouva, étiquetées avec soin, celles des clés dont il avait besoin et même, serrée dans une enveloppe, une liasse supplémentaire de billets de banque.

Une cinquantaine de mètres avant d'atteindre le portail de sortie et de se fondre dans le bitume de la route menant au bourg, l'allée gravillonnée sur laquelle Paul venait enfin de s'engager recevait la bretelle qui la reliait aux garages de l'institution. Paul suivit la bifurcation sans hésiter. Son plan prévoyait une fuite résolument motorisée à l'aide de l'un quelconque des engins à deux roues utilisés par le personnel et qui, selon ses observations, étaient entreposés dans ces lieux.

Grâce aux clés dérobées, il pénétra dans la plupart des garages et en explora tous les recoins. Il n'y trouva que la grosse moto du concierge et le vélo sans âge que le jardinier montait de temps à autre pour se déplacer dans le parc. Il y avait bien, au fond de l'atelier, un jerrycan à moitié rempli d'essence, avec l'indication "deux temps" inscrite en grosses lettres au feutre noir à même le plastique, mais pas une seule mobylette. Il fallait croire que celles qu'il avait aperçues ici appartenaient toutes au personnel de jour.

La moto était verrouillée avec un antivol et, de toutes façons, il savait qu'il n'aurait réussi ni à la faire démarrer, ni à la piloter. Il essaya donc le vélo qui, sous le poids, émit aussitôt un horrible grincement de protestation. Paul refusa de l'entendre et pédala jusqu'au portail. Arrivée là, la roue arrière dont, sur ce simple parcours, une bonne dizaine de rayons venaient de déclarer forfait se voila sans recours ; et Paul abandonna le vélo contre un buisson.

Il n'eut pas à fouiller bien longtemps parmi les clés pour découvrir que seule la plus grosse d'entre elles pouvait correspondre à la serrure du portail. Il l'y introduisit et vérifia que la clenche répondait bien. Ce faisant, son front en sueur rencontra le froid métal des barreaux qui formaient la moitié supérieure du portail. Paul trouva ce contact agréable et apaisant.

Un long moment, il resta ainsi, la main en panne sur la serrure, le front reposant sur les barreaux, à observer vaguement la route au-delà et les bois tout autour, qui ressemblaient tant au parc intérieur. Et il n'y eut bientôt plus vraiment d'intérieur ni d'extérieur à ses yeux, mais seulement ce corps qui jamais ne faisait oublier son empire, et cette absurde mais douce étreinte avec le portail. Tout en haut de la nuit, l'œil mi-clos de la lune surveillait cette évasion sans risque et sans promesse.

Paul revint lentement sur ses pas. Toute son attention cherchait à se concentrer sur le crissement des gravillons de l'allée qu'éprouvaient gravement ses semelles. Mais, alors même qu'il venait de rejoindre la bifurcation, l'image du dortoir et celle du garage se télescopèrent sans prévenir au beau milieu de sa conscience. Le trouvant à ce point dérouté par son incapacité à conjurer l'auto-émiettement de son projet, elles n'eurent guère à insister pour faire accepter leur brutale alliance. Ce qu'elles suggéraient était au contraire de nature à encourager un nouvel élan, à éclairer une issue logique autour de laquelle il avait sans doute longtemps rôdé sans être en mesure de l'apercevoir.

Ce fut d'une allure ferme et tranquille qu'il retourna vers les garages et qu'il pénétra de nouveau dans l'atelier de mécanique pour y saisir le jerrycan d'essence qu'il y avait repéré. Il se dirigea ensuite, sans plus de fièvre, vers le bâtiment central. Il y gravit de même les marches de l'escalier menant au long couloir au bout duquel, frappée d'un rayon de lune, la porte de son dortoir était restée entrebâillée. Il la poussa. De la profondeur des lits enfouis dans la pénombre entre les cloisons à mi-hauteur parvenaient la rumeur de lourds sommeils, le roulis des respirations en quinconce et parfois, ponctuant un rêve, un gémissement comme celui des branches secouées par le vent derrière les fenêtres.

Paul alla poser le jerrycan sur son lit, fouilla dans son armoire à la recherche de la boîte d'allumettes, et il écouta de nouveau les bruits familiers du dortoir endormi. Entre ses grosses joues vint alors se dessiner, presque à son insu, un sourire de réelle affection pour cet échantillon d'humanité en pointillé qui se trouvait, grâce au somnifère, plus que jamais livré à sa merci. Avait-il pu imaginer un seul instant que ceux qui, vaille que vaille mais depuis si longtemps, lui avaient tenu lieu de condisciples devinssent soudain ses victimes ? La question, si jamais elle s'était posée, n'aurait en tous cas pas survécu à un tel sourire.

Défaire les draps et les couvertures du lit, les jeter sur l'allée par la fenêtre avec le traversin et l'oreiller fut dès lors chose aisée. Transférer par le couloir le matelas, le sommier et les montants en bois et les descendre par l'escalier — sans oublier le jerrycan d'essence — demanda évidemment plus d'efforts, mais Paul réalisa à cette occasion que son corps recelait une puissance jusqu'alors inexploitée.

Il contempla le spectacle de son lit décarcassé à même les gravillons et la pelouse. Jusqu'à présent, il avait admis l'emprise qu'avait sur lui ce meuble impertinent. Il avait dû se résoudre, face à la tyrannie du sommeil de tous, à s'y installer chaque nuit comme en quelque absurde donjon de réclusion. Puis, à force d'y soutenir le siège de la solitude, du silence et de la faim — mais aussi d'y fomenter l'exploration de nouveaux territoires du savoir et du mensonge — il avait fini par le considérer comme une forteresse toujours plus inexpugnable. Or voici qu'à l'issue de la vague stratégie d'évasion, d'ailleurs bien vite avortée, de celui qui en figurait à la fois le maître et l'esclave, cette caricature de citadelle intime venait de se laisser réduire en un tournemain à l'aspect de fragments épars à peine dignes de retenir l'attention d'un brocanteur de passage. En cet état d'extrême nudité, l'objet n'inspirait plus ni respect, ni mépris, ni même compassion ; mais il sut tirer de Paul un indicible ricanement.

Tournant le dos, sans plus y penser, à la direction qui menait au portail, Paul eut vite fait de ramasser l'un après l'autre les morceaux de son lit déchu, de les traîner sur l'allée et de les entasser à la sortie de la longue courbe qu'elle faisait avant de se perdre dans l'épaisseur du parc. Arrivé là, non plus souriant, non plus ricanant, mais presque jubilant, il fit preuve d'une remarquable dextérité pour ajuster les éléments ainsi rassemblés et pour recomposer son lit à l'identique.

Lorsqu'il eut terminé son ouvrage et vérifié que les pieds du lit campaient bien solidement à même les gravillons, et alors que la sueur finissait de fumer sur son corps, Paul leva les yeux et, scrutant les alentours, il sut que l'aube se faisait proche. Il ne restait plus beaucoup de temps avant le grand réveil du quotidien, plus beaucoup de temps avant d'en finir avec le petit rêve de l'échappée conquérante, plus beaucoup de temps avant de créer la vraie brèche. Sans plus attendre, il aspergea d'essence lit et literie jusqu'à la dernière goutte du jerrycan. La première allumette qu'il craqua suffit à déclencher le souffle qui embrasa le tout.

Les ombres grises et roses des flammes dansaient sur toute la vaste surface du corps de Paul et en traquaient même les plis et les recoins, pendant que celles qui le contournaient cherchaient à ramper au plus loin sur l'allée. Des flammèches de bois et de drap montaient jusqu'à la cime des arbres et les plus vigoureuses d'entre elles semblaient vouloir rejoindre le toit du bâtiment central, là-bas, à travers ce qu'il restait de brume et de nuit. Bien peu était advenu de ce que Paul avait escompté voir se réaliser au fil de cette nuit. Et maintenant, effaçant par son éclat les limites entre ce qui avait été attendu et ce qui s'était présenté, régnait la beauté sans recours de ce lit immolé à la face de l'aube. Paul en était à ce point bouleversé que tout ce qui au fond de lui avait l'apparence d'un souvenir le quittait pour s'en aller rejoindre les braises et s'y tordre de plaisir. Un peu plus tard, comme le premier rayon du soleil venait balayer l'allée, il sembla soudain qu'il n'y eut plus rien à consumer. Fouillant ses poches, Paul y trouva les liasses de billets de banque qui, l'une après l'autre, ressuscitèrent de médiocres flammes et les nourrirent pendant quelques secondes encore. Pour finir, il ôta tous ses vêtements et les offrit au feu qui, quoique mourant, en accepta longuement, sincèrement, l'hommage.

Paul fit alors quelques pas de côté et, quittant l'allée, il alla s'asseoir sur l'épais tapis de mousse que le printemps avait commencé à dérouler au pied d'un chêne. Il appuya sa tête contre le tronc de l'arbre. Il continuait à observer les braises rougeoyantes en guettant l'arrivée sur sa peau nue des ondes de chaleur qu'elles pouvaient encore lui consacrer. Une sensation entièrement inédite s'installa alors en lui, composée d'une sorte de calme et de ce quelque chose qui devait être de la fatigue. C'était comme la découverte d'une découverte, l'expérience d'un nouvel éveil au cœur-même de l'éveil. Il ferma les yeux.

Un semis de gouttelettes de rosée s'était formé sur son corps immobile et sur la mousse autour de lui, que le beau soleil de ce matin de juin n'avait pas fini de sécher lorsque, dans le dortoir, l'alerte fut donnée.

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Histoire de Paul - 1991

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur.

Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter,
modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0561-4